Table des matières

Préface du Cardinal Roger Etchegaray		3
I	Racines	5
II	Premières ardeurs	15
III	Le curé plébain	25
IV	Simplicité et cordialité	35
V	Avec les jeunes	41
VI	Sous l'occupation	57
VII	La libération	73
VIII	Paroisses en mouvement	83
IX	De Moûtiers à Bayonne	93
X	L'Evêque de l'Action catholique	105
XI	Paroisses, ouvrez-vous !	139
XII	D'une paroisse à l'autre	149
XIII	L'Evêque pèlerin	161
XIV	Les Castors de Saint Amand	171
XV	Les basques à Paris	187
XVI	L'affaire qui l'empêchait de dormir	197
XVII	Deux sources	205
XVIII	De l'épreuve... vers la vie	219
Epilogue	Evêque du mouvement	231
Image souvenir (verso)		236
Les sources en bref		237
Crédits photographiques		237

Préface

En écrivant ces pages généreuses et éclairantes, Hyacinthe Vulliez, prêtre du diocèse d'Annecy, remplit une double mission de fidélité et de reconnaissance, non seulement de son propre diocèse mais aussi des deux diocèses de Moûtiers-Tarentaise et de Bayonne, à l'égard d'un « évêque en mouvement »... encore cinquante ans après sa mort. Monseigneur Léon-Albert Terrier, avec une intelligence et un coeur sans cesse en éveil, accueillant à toute valeur, ennemi des préjugés et des positions rigides, était présent à tout ce qui va de l'avant, marchant lui-même « vers la Vie » selon sa devise épiscopale, inspirée d'un sanctuaire marial de la Tarentaise.

Et c'est pour moi aussi une dette de piété filiale qui me guide dans ces lignes et me porte à témoigner de l'accord intime entre lui et son secrétaire particulier. Il doit être assez rare, pour un jeune prêtre, d'avoir eu avec son évêque une longue communauté de vie, de pensée et de prière, me donnant ainsi la grâce de saisir son âme polyphonique de pasteur. Encore aujourd'hui, à travers et au-delà de tant de figures humaines et spirituelles rencontrées sur ma route, Monseigneur Terrier demeure près de moi un grand « Vivant ».

Après sa mort, je découvris, dans le tiroir d'un vieux bureau inutilisé, un amas de carnets, agendas et cahiers dont l'un m'attira

tout particulièrement, intitulé : « Au fil de l'Evangile... ma pensée et mon coeur ». Tout au long de ma vie, cette note m'a accompagné comme un leitmotiv : « Le trop clair, le facile à comprendre, me paraît louche, m'inquiète, me fatigue. Je préfère me confier au mystère comme l'oiseau qui se confierait au vent, la barque à la mer. Je sais que le mystère, c'est Vous ! ». Une âme qui a subi l'attrait du mystère de la vie. Une âme qui va vers la Vie avec une immense et indéfectible espérance. Puissent ces pages nous tenir toujours en mouvement.

Cardinal Roger Etchegaray

Rome, février 2005

I

Racines

Ce dimanche 15 septembre 1996, le village de la Balme de Sillingy, près d'Annecy, était en fête. Tout le village, et aussi des gens venus d'ailleurs. Ils avaient répondu au maire, Claude Beaubay, qui les avait invités au baptême de la place à qui l'on donnait le nom d'un enfant du pays, Monseigneur Léon-Albert Terrier. Dans son discours, l'élu dira : « Il fut un merveilleux Ministre de la Parole Chrétienne, un homme d'Eglise d'une modernité étonnante et qui, aujourd'hui encore, a de l'avance sur son temps ; car son intelligence sans cesse en éveil, accueillante à toute valeur, ennemie des positions acquises et des préjugés faciles, aurait toujours autant d'impact dans les temps présents que nous vivons ».

Le doyen des familles Terrier, Albert, un neveu, répondit pour le remercier : « Tous les neveux et nièces vous savent gré du choix que vous avez fait en dédiant cette plaque commémorative à celui qui nous a quittés trop tôt… mais la plaque gravée maintiendra sa mémoire, au-delà des générations à venir ».

La famille et le pays, deux racines, deux réalités profondément ancrées, deux mots qui sonneront clairs et joyeux, tout au long de la vie de Mgr Terrier, évêque de Tarentaise, puis de Bayonne. Son nom lui-même était une référence à la terre dont il était issu et qu'il aimait.

En dépit de ses responsabilités, nombreuses et importantes, il resta toujours en contact étroit avec les siens, avec ses condisciples

d'études et avec ses compatriotes, avec le peuple des paysans, humbles et solides. Il ne croyait pas déchoir de son rang en bêchant son jardin car il avait à Bonloc, en Pays Basque, sa petite maison de campagne où il aimait venir respirer de temps à autre. Il n'y avait pour lui de mets plus appétissants que les légumes de son jardin ou les plats traditionnels savoyards, la polenta ou le farsement. Il n'y avait pas de vin plus gouleyant que celui de son clos. De retour à la Bonasse, son hameau natal, il se retrouvait de plain pied avec les paysans. Il les abordait comme autrefois, son visage rayonnant et sa voix chaleureuse. Il leur parlait de blé, d'avoine ou de pomme de terre. Il les interrogeait sur la traite ou les vêlages. Il s'intéressait aux moindres détails de leur vie comme s'il était resté l'un des leurs. C'est là, à la Bonasse, écrira la Revue du diocèse d'Annecy (30 mai 1957), où il trouva une sève rurale de qualité, où il puisa les éléments de sa forte personnalité : foi ardente, caractère énergique, amour de la vie simple, attachement au sol natal… Comme il l'aimait, sa Savoie natale : et d'autant plus fort que la distance l'en séparait davantage. Il en avait les larmes aux yeux quand, quelques jours après son arrivée à Bayonne, les religieuses du Refuge l'accueillirent et que l'une d'elles fit chanter aux enfants une chanson du chanoine Joseph Bovet, en vogue à l'époque :

« Ô vieux Léman, toujours le même
Bleu miroir du bleu firmament
Plus on te voit et plus on t'aime
Ô vieux Léman
J'ai parcouru d'autres rives
Vu d'autres flots et d'autres cieux
Des lacs plus gais ou plus sauvages
Et l'océan prodigieux
Ô beau Léman… ».

Il déclenchait l'hilarité quand vers la fin d'un repas festif on le voyait élever sa taille haute et imposante et que, de sa voix forte et

grave, il entonnait la Polenta… *Quando si pianta la bella polenta,… Ô la bella polenta !* Quand des savoyards venaient le voir, soit qu'ils profitent de quelque occasion, soit qu'ils viennent exprès, quel accueil spontané et cordial ! Il était très disponible. Moments délicieux où l'on réveillait les racines. Il emmenait ses visiteurs pour leur faire voir Bayonne et la mer. Un jour, des pèlerins savoyards qui font route vers Fatima n'ont pas la chance de le trouver en son évêché. Ils lui laissent un message de salutations et de regrets. Fort tard dans la soirée, alors qu'ils font halte à Hendaye, on leur annonce que Monseigneur, enfin averti de leur passage, fera l'impossible pour les rejoindre. Le lendemain matin, de bonne heure, il est avec eux, appelant l'un ou l'autre par son prénom et évoquant les vieux souvenirs. Chaque année, il revenait prendre un peu de vacances et respirer l'air du pays. Et c'était la fête à la Bonasse quand les gens entendaient vrombir sa voiture.

Monseigneur Léon-Albert Terrier est né le 10 juillet 1893 au hameau de la Bonasse, commune de la Balme de Sillingy, en Haute-Savoie. Ses parents, Joseph et Marie-Félicité, étaient tous deux des Terrier. Le père était cultivateur : une ferme de 15 à 20 hectares avec une dizaine de vaches et une paire de bœufs. Il était aussi maquignon. Il eut des dettes toute sa vie, mais mourut sans devoir quoi que ce soit à qui que ce soit. Il aimait beaucoup les livres disent les neveux. Il en achetait pour ses enfants. La famille Terrier était la famille-type du monde paysan savoyard, elle était présente à la Balme au moins depuis 1561. Le lointain ancêtre, l'éponyme, celui qui donne le nom aux générations qui vont suivre, était le berger des communaux. Si certains de la lignée se sont mariés avec des membres de la noblesse locale, les de Mouxy, les de Labard, ce fut, pour la plupart, une longue suite de paysans, d'un siècle à l'autre, qui travaillèrent les terres du pays.

Les familles Terrier, de tradition paysanne et chrétienne, comptèrent habituellement entre 5 et 12 enfants. Si du côté de Joseph, le

père, on ne repère ni prêtre, ni religieuse, du côté de Marie-Félicité, on dénombre un jésuite et trois religieuses de la Congrégation de Saint Joseph de Bourg, plus une quatrième, membre associée de la même congrégation. Mgr Terrier avait donc un oncle prêtre et quatre tantes religieuses. Et à l'horizontale, un frère prêtre, Marius (1880-1911) qui fut professeur de musique à Marseille, et une sœur, Angèle (1905-1985) à qui sa congrégation, celle des Sœurs de St Joseph d'Annecy, donna le nom de Marie-Colette. Ce cadet d'une fratrie de 10 enfants ne fut pas le moins turbulent, ni le moins indiscipliné. Il n'était pas de tout repos. Sa mère disait qu'elle avait eu plus de peine à élever Léon que les neuf autres, tant il était volontaire. Elle dut même un jour l'accompagner à l'école, un balai à la main. Une autre fois, elle fit le tour du village pour trouver de l'encre parce que son fils refusait qu'elle signe un *papier de l'école* avec un crayon.

S'il était au premier rang pour les résultats scolaires, il avait aussi une bonne place avec d'autres pour les incartades et les chahuts. Même au petit séminaire de Mélan, une ancienne chartreuse, où il commença ses études secondaires et d'où il fut chassé en vertu de la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat par une triste journée d'hiver, le 15 décembre 1906, il supportait mal de devoir se déplacer d'une salle à l'autre en rang et en silence. Il continuera sa classe de quatrième au collègue de la Roche sur Foron et il y restera jusqu'à son baccalauréat en 1911. Il obtenait en général la plus forte moyenne de sa classe et collectionnait les prix. « C'était un meneur », disait-on. S'il ne témoignait pas de goût particulier pour la discipline, en revanche, il se passionnait pour les études. Par dessus tout, la langue et la littérature grecques semblent avoir eu très nettement sa préférence. Le lyrisme, l'épopée et le tragique correspondaient à ce qu'il était déjà. Il lisait les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, les savourant et s'enflammant.

A l'automne 1911, comme il a pris la décision d'être prêtre, il entre au grand séminaire de Tessy, près d'Annecy. Il y suit d'abord

le premier cycle de deux ans, celui de la philosophie et de l'apologétique. C'est un bonheur pour lui que d'explorer les problèmes métaphysiques et d'avancer dans les arcanes de l'existence humaine.

Ce cycle terminé, en 1913, il se dirige vers la caserne. C'est alors, avant d'entreprendre les études de théologie, qu'il fait son service militaire conformément à la pratique habituelle des grands séminaristes qui faisaient ainsi une sorte de stage avant d'entrer effectivement dans l'ordre ecclésiastique. Mais en 1913, on est à la veille de la Première Guerre mondiale. Il est envoyé sur le front d'Alsace, avec le 30e Régiment d'infanterie mais il sera déjà blessé le 22 août 1914. Soigné et guéri, il repartira en première ligne avec les « vrais poilus coiffés du béret noir », les Alpins du 157e. D'étape en étape, il arrive sur le front de Verdun, au tristement célèbre Réduit d'Avocourt. Et le voici dans la terrible guerre des tranchées. Pour être davantage camarade avec les camarades, il refuse le grade de lieutenant. Entre autres, il se lie d'amitié - est-ce prémonitoire ? - avec deux prêtres de Bayonne, l'abbé Borie et le Père Cascua. Celui-ci, jésuite et exégète, sera un peu pour lui comme le *grand frère*. Il lui écrit le 15 février 1916 (il sera tué trois jours après alors qu'il soignait un blessé) : « Mon cher ami, je voulais vous écrire dès hier. Je n'ai pas pu. Et maintenant c'est de devant la cheminée de la 7, au milieu de la fumée qui me sèche, que je vous envoie ce mot. Pour vous dire quoi ? Mon Dieu, ce que vous savez. Qu'il faut que votre cœur se tienne tout élevé en Dieu, contre la croix, près de la Sainte Vierge… Je voudrais vous dire des choses qui vous remontent mais les vieilles carcasses comme moi savent peu aimer et mal soutenir. C'est le lot de toutes les pauvres affections humaines. Il n'y en a qu'une qui compte, voyez-vous, la Sienne ».

Léon Terrier restera très fidèle aux amitiés nées dans les tranchées. Plus tard, chaque fois qu'il le pourra, il sera devant le Monument aux Morts avec les Anciens Combattants, pour se souvenir et célébrer.

Le 15 novembre 1953, en l'église St François de Sales, à Lyon, où s'est réunie l'Amicale des Anciens Combattants du 157e RIA (Régiment d'Infanterie Alpine), il prononce l'allocution du Congrès : « Nous ne pouvons pas oublier, dit-il, la manière dont l'accord s'est fait, voici maintenant trente-cinq ans, dans la réponse à un même appel qui nous a arrachés en pleine promesse à notre vie, l'un à sa terre, l'autre à son atelier ou à son bureau ou à ses études… Et nous a tous jetés pêle-mêle dans la même existence, tantôt errante, tantôt stagnante, pleine de dangers auxquels nous ne songions pas toujours et de mauvais moments que nous avions la force de vite oublier.

L'accord de nos âmes s'est fait alors dans les contacts quotidiens, de jour et de nuit, à tous moments, dans les innombrables services rendus avec une réciprocité devenue toute naturelle.

L'accord de nos âmes s'est fait dans la même espérance qui nous habitait, qui nous soutenait, qui nous permettait de faire chaque jour, sans ostentation, notre devoir.

Au long des jours, des mois, des années, se poursuivait l'accord profond de nos âmes, marquant d'une empreinte notre génération, cette génération qu'on a voulu, surtout en littérature, baptiser la *génération du Feu* dont on a souvent essayé d'analyser la mentalité, mais toujours sans succès, car la réalité était à la fois plus complexe et plus simple. Nous faisions la guerre que nous n'avions jamais voulue, nous la faisions comme des guerriers que nous n'étions pas. Voilà pour la complexité. Nous faisions la guerre comme des Français qui aimaient la France, à la manière du paysan qui aime sa terre, à la manière de l'enfant qui aime sa mère ».

En janvier 1917, après trente mois de guerre, il est envoyé en Orient, comme on dit alors, à Salonique, à la côte 1248 du vaste camp retranché. Là-bas, la vie est dure aussi, mais moins périlleuse que celle des tranchées. « Ce sera une aubaine pour lui », écrira l'un de ses amis savoyards, l'abbé Marcel Déchavassine : « Dans cette péninsule hellénique au sol gonflé de tant de souvenirs, quelle

aubaine pour une esprit curieux et encyclopédique comme le sien ! Il reprend ses classiques, fréquente assidûment philosophes et tragiques grecs. Après avoir assimilé leurs chefs d'œuvre, il demande à Saint Thomas le secret de cette merveilleuse adaptation d'Aristote à la pensée chrétienne ».

Sur des enveloppes, sur des bouts de papier crasseux (il utilise les moyens du bord), il note ses réflexions sur les sujets les plus variés : la biologie, la critique de la connaissance, l'art… dix-huit pages sur des peintres et des sculpteurs…

L'abbé Marcel Déchavassine poursuit la brève biographie en disant : « La grande guerre achevée, les poilus de Saint Joseph du Lac s'en vinrent achever leur Séminaire à Tessy, avec un courage à l'étude, un sens de l'obéissance et de la discipline de nature à faire réfléchir bien des lévites de la nouvelle génération. L'abbé Terrier, lui, évoluait à son aise à travers les canons ardus du nouveau code, à travers les plus hautes spéculations de la Théologie. S'il attirait l'attention de ses maîtres, il n'en était pas plus fier pour autant et, comme jadis au collège, son entrain, son rire éclatant, faisait sursauter le visage fané de la vieille maison et passer un air vivifiant dans ces espaces confinés où s'entassaient les revenants du grand conflit. Notre intention n'est pas d'insister sur la valeur d'un cénacle où l'abbé Terrier savait, à l'occasion, répondre à la verve de ses confrères par l'épigramme, le sonnet ou le genre épique. Déjà, s'affirmait le talent de celui qui publiera plus tard de savoureuses fantaisies patoises sur Jean le Barboti, Jean à la Guita, la Foèsa… » *(Revue du diocèse d'Annecy 30 mai 1957).*

L'abbé Léon Terrier est ordonné prêtre à Annecy, le 10 juin 1922. Il a 29 ans. Son service militaire et la guerre l'ont éloigné de sa famille, sans en distendre pour autant les liens. Son épiscopat en Tarentaise et à Bayonne l'en éloigneront peut-être plus encore. Et cependant, pour lui, la famille restera première, ce qui explique sans aucun doute son insistance sur le mariage et la vie familiale dans ses

nombreuses allocutions ou articles.

Le retour au pays, dans la famille sera toujours un grand bonheur pour lui. Et pour ses frères et sœurs. Et pour ses neveux. Ceux-ci dans le rappel des souvenirs en rajoutent peut-être un peu, mais leur ferveur traduit l'intensité de ce qui les unissait. « L'oncle évêque était très humain dans toutes ses relations et combien plus quand il s'agissait des gens de sa famille, dit sa nièce Marie-Thérèse. Quand il arrivait en vacances à la Bonasse, c'était un grand moment ! Il remplissait sa voiture de neveux et de nièces pour aller voir des cousins à Moisy, à Frangy. Belles équipées pour nous ! Il nous impressionnait au volant et nous amusait. Il nous emmenait nous promener dans les Gorges du Fier ou visiter les fonderies des Cloches Paccard. Il a été et reste mon guide ». Peu avant sa mort, elle lui demande conseil car elle se pose la question de la vie religieuse : « Reste dans le monde, lui dit-il, on aura besoin de toi. Reste une semeuse de joie ». « Je suis restée dans le monde, toujours en communion très forte avec lui et dans tous mes engagements », ajoute-t-elle.

Trois de ses nombreuses nièces, en 1947, fréquentaient l'école Sainte Bernadette, qu'il avait créée quelque dix ans plus tôt quand il était curé-plébain de Cluses. Les responsables décident d'organiser une colonie de vacances à Bayonne ou dans les environs. Pour des enfants savoyards, la côte, l'océan et l'évêque, l'ancien curé : de quoi rêver ! « L'oncle, dit l'une d'elles, loue une maison et nous voici partis pour un très long voyage. C'était ma première sortie hors de la Savoie. Nous arrivons tard à Bayonne, à 23 heures. Eh bien, tonton-évêque était là sur le quai, seul à nous attendre. Il me serre dans ses bras ! Quel bonheur ! Il nous a accompagnés et installés. Le lendemain matin, au lever, il était déjà là pour prendre de nos nouvelles ! Au bout de quelques jours, il nous invite toutes les trois à venir dormir à l'évêché. Nous étions heureuses et fières. Dormir chez le tonton-évêque ! Il s'asseyait sur le bord du lit. Il nous racontait sa journée et nous, la nôtre. Nous terminions souvent par un ou deux vieux

chants savoyards et toujours par la prière ».

Léo Gantelet, Léo ! un clin d'œil à l'oncle évêque, dit sa grande tristesse de n'avoir pu aller à Bayonne pour les funérailles. Il était alors au petit séminaire de Thonon. « Mais, dit-il, ni les finances de la famille, ni l'austérité du collège ne me le permirent ». Il se souvient de cette anecdote. Il avait une envie folle de guitare et comme ses parents n'avaient pas l'argent nécessaire pour la lui payer, il s'ingénie discrètement à faire savoir son désir à l'oncle-évêque, en vacances à la Bonasse. « Quelques semaines après son retour à Bayonne, raconte-t-il, je reçus de sa part une superbe guitare qu'il avait achetée en Espagne ».

Agnès, la cousine de Léo, elle, eut l'avantage de passer un mois et demi à l'évêché. « Malgré son emploi du temps surchargé, dit-elle, il s'arrangeait pour que j'aille dans son bureau tous les soirs. Nous parlions de la famille, des coutumes du Pays Basque… J'étais aux anges quand Céline, sa gouvernante, réussissait à le convaincre qu'il fallait aller passer quelques heures à Bonloc où il y avait un jardin que nous cultivions, et même un verger ! En route, nous récitions ensemble le chapelet ».

La famille avait à ses yeux une valeur sacrée. Il le dira, il le répètera en toutes occasions. Les pèlerinages des familles à Lourdes seront pour lui une satisfaction extrême. Il se plaisait à rappeler que la mère était la flamme du foyer familial. Un jour, lors de la fête des mères à Esserts-Blay, il rend hommage à toutes les mamans, à celles du village particulièrement, auxquelles il associe la sienne. « Tout être qui a un cœur, dit-il, a le culte de sa mère ». Puis il conclut : « Je rends hommage à toutes les mères, surtout aux mères de familles nombreuses. Je le fais d'autant mieux que moi-même, je viens d'une famille de dix enfants, et que je vois ce que représente de grandeur humaine et chrétienne une vie comme celle de ma mère ». Il exprime ses convictions familiales, avec une fine délicatesse quand il préside le mariage d'amis et de parents. De nombreuses homélies qui ont été

conservées dans les familles en témoignent.

« Il y a les *grandes heures* de la famille, dit-il, lors de l'une d'elles. Et incontestablement, parmi les grandes heures de la Famille, il y a celle où l'enfant qui a grandi au Foyer, devenu un jeune homme, une jeune fille, à son tour fonde un nouveau Foyer.

La famille alors s'ouvre en quelque sorte, comme pour donner son fruit, le fruit qu'elle a fait longuement et pleinement mûrir en son sein, à la chaleur du double amour maternel et paternel. Elle sent - les pères et les mères le sentent avec quelle acuité ! - qu'une œuvre s'achève dont la nature, ou mieux la Providence l'avait chargée. Non pas que les liens du passé soient rompus : les liens entre ceux qui ont donné la vie et ceux qui l'ont reçue sont infrangibles. Mais d'autres liens naissent qui s'y ajouteront avec leurs exigences profondes… Ces exigences que proclamait, dès l'origine de l'humanité, la Parole Divine : c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme et ils seront deux dans une même chair. Exigences qui sont évidemment les mêmes pour l'épouse et pour l'époux.

Grande heure de la famille que celle du Mariage des enfants !

Comment ne pas l'appeler grande cette heure où le passé et l'avenir se rejoignent ainsi, s'enrichissent, se soulèvent pour donner une nouvelle impulsion à la vague de la vie qui court à travers l'humanité ? ».